

Love Serenade de Shirley Barrett

Jacques Kermabon

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23366ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1996). Review of [*Love Serenade* de Shirley Barrett]. *24 images*, (83-84), 44–45.



Razvan Vasilescu,
à gauche.

nouvelle société sauvage sur les ruines de l'ancienne qui n'a pas vraiment disparu, de favoriser simplement la mue de l'ancienne mafia toujours en position de pouvoir. Partant, ce film pose comme centrale la notion de responsabilité au sein d'une société qui, d'après Pintilie, a survécu grâce à une sorte d'irresponsabilité assumée généralisée.

Mais, du même souffle, en évoquant l'épisode honteux de l'appel aux mineurs, en 1990, qui ont alors imposé le point de vue de ce pouvoir à coups de matraque, le film semble indiquer qu'il est déjà trop tard pour empêcher l'inévitable, à cause d'une sorte d'amnésie généralisée. Même le procureur finira par comprendre qu'il y va de sa survie de ne pas troubler le nouvel «ordre» établi qui, comme tous ceux qui gravitent autour de la mine, n'a que faire des résultats de son enquête et refuse par intérêt de connaître la vérité; il comprendra aussi qu'il n'y a peut-être pour lui d'autre solution que celle de l'exil.

Si le scénario semble un peu trop signifiant et le propos redondant par rapport au *Chêne*, *Trop*

tard vaut le déplacement pour la qualité de sa mise en scène et ses acteurs, excellents, mais aussi pour son filmage surréaliste dans les tunnels déglingués d'une mine toujours en activité, avec sa galerie de «gueules noires»... ■

GILLES MARSOLAIS

LOVE SERENADE DE SHIRLEY BARRETT

Plusieurs films auraient pu être couronnés de la Caméra d'or mais aucun ne s'imposait au-dessus des autres. Le choix de *Love Serenade* en a ainsi surpris beaucoup qui n'ont pas pour autant proposé un autre titre.

L'Australienne Shirley Barrett n'est pas tout à fait une débutante. Elle avait signé auparavant des films (séries et documentaires) pour la télévision et un court métrage, *Cherith* (1988) après être sortie de l'Australian Film Television and Radio School. Et on pourrait presque regretter que cette comédie nonchalante ne laisse percevoir aucune scorie qui renverrait à l'énergie d'un premier élan créateur. Le projet au contraire apparaît comme parfaitement abouti, qui nous conte l'arrivée dans un village du fin fond de l'Australie d'un animateur radio vedette. Le grand échalas postsoixante-huitard s'installe dans le pavillon voisin de



Miranda Otto, John Alansu, Rebecca Frith et George Shevtsov.

deux sœurs esseulées qui vont, chacune à leur manière, céder au charme du séducteur sur le retour.

N'ayant aucune volonté de situer la ville, le film joue sur le pittoresque: celui *a priori* des lieux (campagne profonde australienne) et celui des quelques personnages qui se croisent. Aux trois déjà cités s'ajoute un cuisinier chinois adepte du nudisme. En dehors d'eux, le monde ne semble guère

exister. Le comique tient d'abord à cela. Nous rions aux dépens de ces personnages du bout du monde: l'animateur looser un brin pervers, la coiffeuse aux rêves ridicules de midinette, la jeune fille innocente qui se révèle moins simple d'esprit qu'on ne croit. Ce comique facile est heureusement tempéré par la tendresse qu'éveille néanmoins en nous chacun de ces personnages à l'horizon dramatiquement limité.

Un genre peut en cacher un autre. La comédie prend un virage progressif en cours de route et se mue en conte fantastique. Cette dimension inattendue s'insinue très subtilement. Elle ajoute un zeste d'intérêt à cette *Love Serenade* dont le sirop de roman-photo s'avère plus vénéneux qu'il n'y paraît. ■

JACQUES KERMABON

IRMA VEP D'OLIVIER ASSAYAS

Pour incarner Irma Vep (l'anagramme de vampire), Olivier Assayas a jeté son dévolu sur Maggie Cheung. Chinoise élevée à Londres et star du cinéma de Hong-Kong, elle a joué dans pas moins de 70 films en 13 ans (dont 12, en 1988), de qualité fort variable il va sans dire. Contrairement à la façon sur-jouée du cinéma hong-kongais, Assayas lui a demandé de ne pas jouer, de jouer «moderne», «en retrait», afin de créer un effet de distanciation et de rendre l'idée d'abstraction du personnage du feuilleton de Feuillade, jadis incarné (en 1915-1916) par Musidora.

Plus exactement, cette demande est formulée par son alter ego, le personnage du réalisateur René Vidal (Jean-Pierre Léaud) qui, dans le film (d'Assayas), a décidé de tourner un remake des *Vampires*. Mécontent du résultat après quelques jours de tournage, déprimé, celui-ci plaque tout et se voit aussitôt remplacé par un autre réalisateur qui remet notamment en question l'engagement de l'actrice chinoise.

Outre qu'il se présente comme un questionnement amusé sur le cinéma (est-il possible de faire un remake qui soit meilleur que l'original? — n'est-ce pas «un truc à se planter»? —; ou encore, comment résister à la standardisation des images?), par son propos même et à travers ses personnages qui renvoient à Truffaut (Jean-Pierre Léaud) ou à Rivette (merveilleuse Bulle Ogier qui essaie «d'arranger le coup» entre Maggie Cheung et Zoé, l'habilleuse lesbienne, incarnée par Nathalie Richard), *Irma Vep* apparaît comme un hommage tardif au Centenaire du cinéma. Et ce, même si on a droit à une charge féroce contre le cinéma français de la part du journaliste qui interviewe



Bulle Ogier et Nathalie Richard.

Maggie Cheung! Ce film d'Assayas se termine sur la projection d'une séquence apparentée au cinéma expérimental (pellicule triturée, bouts filés, surimpressions, etc.), retravaillée par Vidal, évoquant à sa façon le courant de l'avant-garde du début du siècle et visant à donner une autre dimension au personnage d'Irma Vep.

Mentionnons que ce film a été écrit et filmé rapidement, avec peu de moyens, caméra Super 16 mm à l'épaule, et monté en virtuel sur le système AVID, sans qu'aucune

image n'ait été tirée. La séquence finale ne fut intégrée qu'à la fin du processus, au moment de la conformation du film sur pellicule. Le résultat de cette entreprise un peu folle est fort sympathique, même si le film s'assoupit quelque peu au bout de la première heure, au demeurant superbe et drôle dans son aspect improvisé, pour se reprendre en mains par la suite. ■

GILLES MARSOLAI